



HAL
open science

Hybridation du savoir cartographique et du savoir vernaculaire dans la Tunisie du XIXe siècle

Houda Baïr

► **To cite this version:**

Houda Baïr. Hybridation du savoir cartographique et du savoir vernaculaire dans la Tunisie du XIXe siècle. *Cybergeo: Revue européenne de géographie / European journal of geography*, 2018, Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, pp.[en ligne]. 10.4000/cybergeo.29581 . hal-03163739

HAL Id: hal-03163739

<https://hal.science/hal-03163739>

Submitted on 13 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License



Hybridation du savoir cartographique et du savoir vernaculaire dans la Tunisie du XIX^e siècle

Hybridization between cartographic knowledge and vernacular knowledge in XIXth century Tunisia

19世纪突尼斯制图知识与本土知识的整合

Houda Baïr



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cybergeog/29581>

DOI : [10.4000/cybergeog.29581](https://doi.org/10.4000/cybergeog.29581)

ISSN : 1278-3366

Éditeur

UMR 8504 Géographie-cités

Ce document vous est offert par INIST - Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Houda Baïr, « Hybridation du savoir cartographique et du savoir vernaculaire dans la Tunisie du XIX^e siècle », *Cybergeog: European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 868, mis en ligne le 05 novembre 2018, consulté le 13 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cybergeog/29581> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cybergeog.29581>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.



Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Hybridation du savoir cartographique et du savoir vernaculaire dans la Tunisie du XIX^e siècle

*Hybridization between cartographic knowledge and vernacular knowledge in
XIXth century Tunisia*

Houda Baïr

- 1 De nombreux travaux récents conduits dans le domaine de l'histoire de la cartographie accordent une grande attention au métissage des savoirs et aux effets bilatéraux de la rencontre de deux mondes : celui des voyageurs venus d'Europe en vue de réaliser la cartographie du pays ou de la région et celui de leurs informateurs locaux, qu'il s'agisse d'habitants ou de représentants des autorités. Un tel intérêt est commun aux recherches conduites, notamment, en Afrique par Camille Lefebvre et Isabelle Surun (2008), en Algérie par Hélène Blais (2007 et 2014) et en Asie centrale par Kapil Raj (1997). La présente analyse, consacrée à la Tunisie, s'inscrit dans cette approche de l'histoire de la cartographie¹.
- 2 La Tunisie du XIX^e siècle est en effet marquée par un double mouvement de développement exogène et d'appropriation endogène de la pratique cartographique. Des cartes ont été élaborées par des Tunisiens au cours de la période moderne, du XVI^e au XVIII^e siècle, notamment par la famille Charfi, de Sfax, mais elles ont alors surtout concerné l'espace méditerranéen et ont répondu à un besoin essentiellement commercial. Ce qui s'est passé au XIX^e siècle représente un nouveau tournant : sous l'influence de voyageurs et d'explorateurs européens, on assiste alors à l'amorce de la représentation de l'espace tunisien par des *cartographes locaux*². La prise en compte de cette innovation invite à examiner les relations qui se sont nouées entre ces deux démarches. Même si le partenariat naissant laisse apparaître une forte asymétrie, on peut poser l'hypothèse selon laquelle ces relations engagent une certaine réciprocité : les voyageurs bénéficient

des informations dont leur font part leurs interlocuteurs tunisiens, et ceux-ci sont en mesure de se familiariser, peu ou prou, avec une modalité inédite de représentation de leur propre espace.

- 3 La période retenue va de 1830, l'année du début de la colonisation par la France de l'Algérie voisine, à 1881, date de l'instauration du protectorat français en Tunisie. Un tel contexte ne saurait être sans effet sur les conditions institutionnelles dans lesquelles se sont opérées les activités de cartographie de l'espace tunisien, et donc aussi sur les relations d'échanges entre savoir cartographique et savoir vernaculaire.
- 4 Dans la Tunisie du XIX^e siècle, le passage des "*espaces géographiques aux représentations cartographiques*" (Bord, 2000) a pris diverses formes. Sur le terrain que nous nous proposons d'analyser, on perçoit un processus de découvertes mutuelles. Ce processus souligne l'intérêt d'une démarche qui repense la « modernité » en Tunisie (Hénia, 2012) grâce à la prise en compte du rôle qu'y joue le milieu autochtone lui-même. Il conduit ainsi à privilégier une approche qui analyse la genèse d'une modernité dans le cadre d'une hybridation de deux systèmes culturels et de deux types de savoir-faire. Cette approche s'inspire des *postcolonial studies* : elle privilégie en effet « l'entre-deux » et l'hybridité culturelle³. Dans son analyse de la série des *Subaltern Studies* publiée par Oxford University Press-Delhi entre 1982 et 2005, Jacques Pouchepadass souligne que cette approche prend sa source à "*l'intersection du postmodernisme et de la postcolonialité*" (Pouchepadass, 2000, p. 173). En introduction de l'ouvrage collectif qu'elle a consacré à la place que ce débat a occupé en France, Marie-Claude Smouts insiste, à la suite de Georges Balandier, sur la nécessité de considérer la situation coloniale comme une "*totalité*", c'est-à-dire "*comme un système complexe de relations de pouvoir où la société coloniale et la société colonisée sont imbriquées*" (Smouts, 2007, p. 29 ; voir aussi Saïd, 2000 ; Amselle, 1990 ; Hérodote, 2006). Cette complexité des interactions mutuelles invite à déconstruire le discours occidental construit sur une vision colonisateur-colonisé et à mettre en lumière l'autonomie de pensée des populations dominées.
- 5 Cette étude retient deux formes singulières d'échanges entre les cartographes européens et leurs interlocuteurs tunisiens. La première découle de la *démarche de cartographes eux-mêmes* désireux de collecter et de mettre à profit les connaissances que sont en mesure de dispenser leurs informateurs locaux. Cette démarche est principalement liée au développement de relations interpersonnelles (même lorsque celles-ci impliquent l'intervention de représentants politiques tunisiens) et à l'acquisition de connaissances sur le territoire. La seconde forme d'échanges est initiée et développée au sein d'un *établissement éducatif* dont la mission est de former les futurs officiers et où coopèrent, à cet effet, des enseignants européens et tunisiens : l'École polytechnique du Bardo. Elle traduit ainsi un processus d'institutionnalisation dicté par un projet politique qui vise à introduire des compétences nouvelles au sein de la future élite militaire ; le savoir est destiné ici à être mis au service de l'action et du pouvoir.

L'inscription socio-territoriale et institutionnelle des voyageurs-cartographes

- 6 En conclusion du chapitre qu'elle consacre au "*bon usage des savoirs vernaculaires*" dans son ouvrage sur "*l'invention de l'Algérie coloniale*", Hélène Blais estime que "*le savoir cartographique sur l'Algérie ne peut être pensé sans cet apport singulier des savoirs vernaculaires*"

(Blais, 2014, p. 196). Le territoire qu'elle étudie est alors en cours de colonisation, ce qui n'est pas le cas du territoire tunisien d'avant le protectorat⁴. Cette différence de configuration géopolitique ne saurait être sans conséquence sur la mise en œuvre du savoir cartographique européen ni sur ses rapports avec les savoirs et les pouvoirs locaux. Isabelle Surun souligne en effet qu'en contexte *précolonial* l'explorateur est soumis à une double dépendance, de nature à la fois politique et logistique, à l'égard des habitants et des autorités des pays qu'il traverse et qu'il étudie (Surun, 2006). Or, c'est bien dans un tel cadre que s'engage et se développe l'activité des voyageurs-cartographes dans la Tunisie du XIX^e siècle.

- 7 Parmi les voyageurs qui ont apporté une contribution cruciale à la cartographie de la Tunisie au cours de la période que nous avons retenue, trois noms s'imposent : Christian Tuxen Falbe (1791-1849), Jean-Baptiste Évariste Marie Pricot de Sainte-Marie (1810-1872) et Charles Tissot (1828-1884). L'activité des deux premiers a permis l'achèvement de deux cartes par le Dépôt de la Guerre à une quinzaine d'années d'intervalle : la première en 1842 et la seconde, qui couvre une très large partie du territoire tunisien, en 1857. L'archéologue et cartographe Charles Tissot s'est attaché à apporter à ce second document de substantiels compléments, surtout en ce qui concerne le Sud tunisien. On peut également relever, dans une moindre mesure, la contribution de Victor Guérin (1821-1890), lui aussi archéologue et cartographe.
- 8 Les mémoires et les comptes rendus d'itinéraires laissés par ces voyageurs-cartographes apportent une information de première main sur les conditions matérielles et institutionnelles dans lesquelles ils ont été réalisés. La trame et les composantes de ces récits permettent de saisir les pratiques des voyageurs *européens* sur le territoire *tunisien*. Nous sommes à cette période dans une configuration équivalente à celle de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle en France, configuration dans laquelle Nicolas Verdier perçoit une étroite relation entre cartographie et géographie et "*une domination de la littérature de voyage comme description géographique, voire anthropologique ou économique*" (Verdier, 2015a, p. 51).
- 9 Cette « littérature de voyage » restitue la façon dont se sont déroulées la phase d'acculturation et l'organisation des itinéraires. Elle permet aussi d'appréhender l'importance qu'a représentée pour Pricot de Sainte-Marie et Tissot, ainsi que pour Guérin, la connaissance de la langue arabe, indispensable aux échanges avec les habitants et les autorités ainsi qu'à la compréhension des toponymes⁵. À cet égard, on comprend que l'activité de ces cartographes ne se distingue pas de façon significative de celle qui se développe alors en Algérie, où Hélène Blais observe que "*tous s'accordent sur l'importance du renseignement indigène*" (Blais, 2007, p. 72). Lors de l'exploration du Soudan à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les voyageurs européens ont également eu recours aux savoirs d'informateurs locaux (Lefebvre, Surun, 2008, p. 17).
- 10 L'examen des conditions dans lesquelles s'est développée l'activité des trois voyageurs-cartographes que nous avons « suivis » sur le terrain tunisien permet de percevoir une nette évolution des conjonctures institutionnelles et, en particulier, des relations avec l'autorité beylicale. Nous sommes en effet en présence de configurations singulières, dont la prise en compte permet de dégager la stratégie de chacun de ces voyageurs et, par-là, de définir des formes distinctes de l'hybridation des savoirs.

Falbe : un cartographe danois au service de la France

- 11 La place de pionnier qu'a occupée le danois Falbe et, plus encore, l'étroitesse des rapports qu'il a noués avec les autorités militaires françaises ne peuvent manquer d'étonner⁶. Pour comprendre l'une et l'autre et en saisir les enjeux, il convient de situer les principales étapes du parcours de ce Danois francophile et francophone. Au cours de la guerre dite des « canonniers », qui opposa l'Angleterre et le Danemark de 1807 à 1814 et qui a vu la France se ranger du côté du Danemark, l'officier de marine Falbe est attaché à un navire de ligne français qui mouille dans le port de Flessingue ; ce poste stratégique situé entre l'Escaut et la mer du Nord recevra alors la visite de Napoléon. C'est de cette période que datent les relations privilégiées que l'officier danois engage alors avec des militaires français.
- 12 Falbe quitte en 1821 la marine danoise pour occuper, jusqu'en 1832, le poste de consul général du Danemark en Tunisie (Lund, 2000, p. 332-333) ; cette nomination est liée au vif intérêt qu'il porte à l'archéologie. C'est dans la dernière partie de son séjour à Tunis qu'il développe une activité cartographique et devient l'auteur, en 1831-1832, de la première carte moderne de Tunis (Baïr, 2009). Il est aussi considéré comme l'initiateur de la cartographie de Carthage (Lund et Wriedt Sørensen, 1993, p. 31). Falbe accorde ainsi une attention toute particulière aux débuts de la colonisation française de l'Algérie voisine ; il en souligne même l'enjeu économique dans la correspondance qu'il entretient avec le prince danois Christian Frederik, futur roi Christian VIII. C'est d'ailleurs en 1831 qu'il engage les premières démarches nécessaires à la réalisation de la carte de la région de Carthage ; deux ans plus tard, de passage à Paris, il remet ce plan au général Pelet, directeur du Dépôt de la Guerre, qui écrit à son ministre le 16 juin de cette même année que *"le travail de Mr Falbe a le mérite d'une grande exactitude et fait bien connaître, sous les rapports topographique, statistique et militaire, un pays riche en souvenirs, sur lequel on n'avait que des notions incertaines et que le voisinage de nos possessions d'Afrique rend de plus en plus intéressant. [...] On ne peut que savoir gré à Mr Falbe d'avoir gratifié le Dépôt de la Guerre de ces documents précieux, qu'il n'a pu se procurer sans de grandes difficultés et des frais assez considérables"* (cité par Lund, 2000, p. 334). L'attribution à Falbe en 1834, par Louis-Philippe, des insignes de chevalier dans l'Ordre royal de la Légion d'honneur donne la mesure de la valeur accordée à ses plans de Tunis et de Carthage.
- 13 Les *"difficultés"* auxquelles fait allusion le général Pelet sont directement liées à la nécessité dans laquelle se trouve Falbe de n'éveiller d'aucune façon les soupçons ni de la population ni des autorités. Une telle activité cartographique, alors totalement inédite sur le territoire tunisien et qui ne relève évidemment pas de l'exercice de la fonction diplomatique, n'aurait pu que provoquer curiosité et méfiance. Falbe n'ignore pas les incidences des précautions qu'il lui faut prendre sur les résultats de son activité. Il choisit d'en faire part dans son mémoire (Falbe, 1832) afin de marquer les limites techniques auxquelles ont été soumis ses relevés topographiques. Son désir d'évaluer le potentiel militaire du pays, singulièrement en ce qui concerne l'état de l'artillerie à Tunis, le conduit à recourir parfois à l'achat d'informations auprès d'habitants (Falbe, 1832, f. 158). Le recours à ce mode de collecte de données, qu'observe aussi H. Blais en Algérie (Blais, 2014, p. 165)⁷, lui paraît commandé par la visée stratégique qui est la sienne : en effet, *"l'utilité principale de [son] plan serait naturellement l'usage qu'on en ferait lors d'une expédition militaire contre Tunis"* (Falbe, 1832, f. 151).

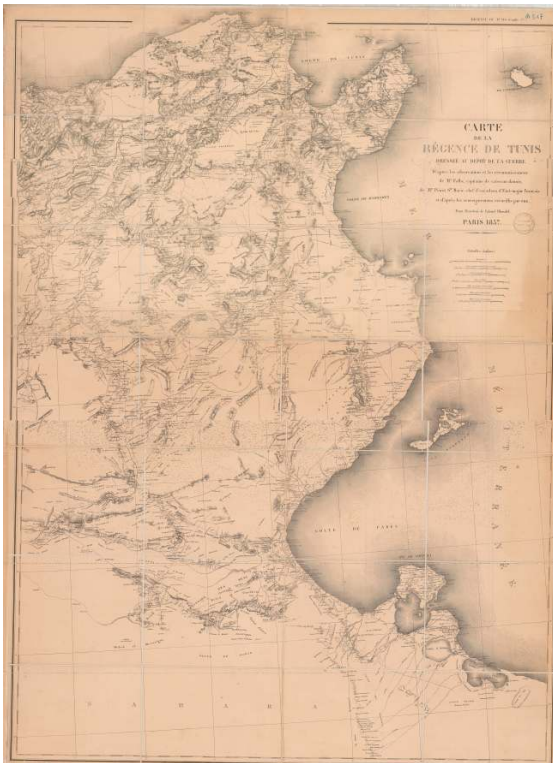
- 14 Falbe quitte la Tunisie lorsqu'il est nommé, en 1833, consul général du Danemark en Grèce, mais il y revient, à compter de 1837, pour un nouveau et plus bref séjour qui se démarque du précédent. Il vient de participer à la fondation, à Paris, de la Société pour l'exploration archéologique de Carthage, dont il est nommé délégué. Il se rend alors à Tunis avec Sir Grenville Temple, mais il confie la mission des fouilles à son collègue anglais et choisit d'élargir son activité de topographe à l'intérieur de la Tunisie, projet dont il n'a pas manqué, avant son départ de Paris, d'informer le général Pelet⁸. Lorsqu'il quitte Tunis pour partir en mission, en mars 1838, il est muni d'un laissez-passer d'Ahmed Bey, qui a accédé au pouvoir l'année précédente, et il note qu'*"il avait fallu peu de changement à [sa] redingote militaire pour que [son] costume ressemblât à l'uniforme de la cavalerie régulière du bey"* (cité par Lund, 2000, p. 336). Dans une note qu'il adresse au début de l'année 1840 au colonel Carabœuf, du ministère de la Guerre, à propos de la frontière entre la Tunisie et l'Algérie au niveau de Constantine, il souligne le rôle précieux qu'a joué à ses côtés l'interprète du Consulat du Danemark, Mamelouk du Bey, qui l'a constamment guidé : *"C'est un homme âgé, intelligent, infatigable qui connaît bien le pays et auquel je porte un véritable attachement. [...] Depuis une quarantaine d'années, [il] n'a cessé de parcourir toutes les provinces de la Régence"* (cité par Lund, 2000, p. 339-340). On saisit à la fois les qualités de discrétion du guide et la nature des objectifs du voyageur dans les lignes qui suivent, qui visent à protéger la réputation de Falbe auprès du bey. Celui-ci ne doit en effet nullement s'imaginer que l'*"hospitalité"* et la *"bienveillante protection"* qu'il accorde au voyageur *"n'auraient eu d'autres résultats que de [le] favoriser dans un espionnage au détriment de ses intérêts"*. Cela entraîne une absolue recommandation : *"Je prie M. M. les officiers de ne jamais faire état de mes travaux et de mes excursions à qui que ce soit dans la Régence de Tunis"* (cité par Lund, 2000, p. 340). Falbe précise que vers la fin de ce second séjour tunisien il s'est *"abouché avec le Qaïd du Watu el Sira, Sidi Mohammed Ben Ayad, pour faire, avec peu de suite, une tournée dans cette province"* (cité par Lund, 2000, p. 338). On saisit ici l'évolution du comportement de Falbe d'une mission à l'autre : au cours de cette seconde mission, effectuée à l'intérieur du pays et donc loin de Tunis, il bénéficie d'une plus grande marge de manœuvre et d'une bonne collaboration de son guide, tout en jouant la carte de la prudence et de la dissimulation.
- 15 À son retour à Paris, en juillet 1838, le ministère de la Guerre met à la disposition de Falbe un dessinateur ainsi que les instruments nécessaires à la réalisation de sa carte de la régence de Tunis, qui comprend surtout les régions de la capitale, du Cap Bon, de Sousse et de Kairouan. Cette carte a été dressée à l'échelle 1/400 000^e, en 1839, au Dépôt général de la guerre. Pricot de Sainte-Marie, dont l'activité s'inscrit dans un cadre institutionnel, tout à fait différent, n'a pas eu à prendre les mêmes précautions ni à faire preuve des mêmes préventions que Falbe avant lui.

Pricot de Sainte-Marie : un officier français en position de médiateur

- 16 C'est dans le but explicite de mener à son terme la carte engagée par Falbe que Pricot de Sainte-Marie est envoyé, cette même année 1839, pour une première mission en Tunisie par le gouverneur d'Alger. Si le Danois Falbe avait ouvert cette voie d'investigation de sa propre initiative, il en va donc tout autrement du jeune officier français, ancien élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, de l'École des Chartes puis de l'École d'application d'état-major (Laporte, 2002). Lorsque le lieutenant Pricot de Sainte-Marie rejoint Tunis, il vient de passer cinq ans en Algérie, où il s'est

notamment formé, à l'instar d'autres officiers, à la connaissance de la langue arabe (Messaoudi, 2015, p. 162). Cela va lui permettre d'entretenir des relations directes tant avec les autorités nationales et locales qu'avec les habitants eux-mêmes. À la différence de statut entre les deux cartographes, s'ajoute une importante spécificité, d'ordre à la fois politique et institutionnel, du nouveau contexte. Le changement est dû à l'arrivée au pouvoir d'Ahmed Bey (1837-1855), successeur de son père Hammouda Pacha, et dont on a d'ailleurs déjà perçu la marque personnelle dans la dernière mission de Falbe, qui bénéficiait d'un laissez-passer. Dès l'année 1840, le nouveau bey adresse une demande d'assistance en vue d'assurer la formation des officiers au gouvernement français, qui y répondra de façon favorable et rapide. De tels rapports de coopération supposent et accentuent un processus de relative occidentalisation de l'exercice du pouvoir par le bey, qui entend engager son pays sur la voie d'une *gestion modernisée* sur les plans militaire, économique et fiscal. Cette vision politique d'Ahmed Bey, qui va de pair avec l'intérêt croissant qu'il porte à la cartographie, représente un atout éminemment favorable à l'activité de Pricot de Sainte-Marie. La facilité accordée aux déplacements de l'officier français conduit ainsi à la réalisation, dès la fin de l'année 1841, de la carte d'une grande partie de la Régence. Cette première mission est suivie d'une seconde, plus longue (1842-1849) et plus ambitieuse, qui permettra d'apporter d'importants compléments et de combler une partie des blancs laissés sur la première carte. La légende de cette seconde carte, qui sera achevée au dépôt de la Guerre en 1857, mentionne que ce document a été réalisé "d'après les observations et les reconnaissances de Mr Falbe, capitaine de vaisseau danois, et de Mr Pricot Ste Marie, chef d'escadron d'État-major français" (carte 1). Cette double paternité atteste que l'activité cartographique de Falbe a été durablement considérée comme fondatrice et décisive.

Figure 1 : Carte de la Régence de Tunis dressée au Dépôt de la Guerre en 1857



Source : Collection de la cartoθήque de l'IGN, Paris, série Tunisie, cartons n°517 et 1 363. Cette carte a été établie, à l'échelle 1/400 000, d'après les observations et les reconnaissances de Falbe et de Pricot de Sainte-Marie.

- 17 Le développement des relations entre la France et la Tunisie offre à Pricot de Sainte-Marie la possibilité, dont il profite autant qu'il le peut, de travailler à découvert et d'engager des relations de relative confiance à la fois avec le bey et avec les habitants. Son écoute de la population et l'intérêt qu'il accorde aux tensions sociales le portent d'ailleurs parfois à imaginer, à partir d'une Algérie dans laquelle il a « fait ses classes », un élargissement du champ de la colonisation. Pricot de Sainte-Marie estime ainsi dans une lettre de 1846 que *"les populations sont fatiguées et attendent patiemment l'issue d'une lutte qu'elles-mêmes reconnaissent devoir tourner à l'avantage des chrétiens ; elles n'excluent pas la domination de leurs pays par les Français, dont elles reconnaissent la justice et la bonne foi"*.
- 18 L'attention accordée aux renseignements oraux rejoint la démarche de ce qu'Antoine Carette, (dans le cadre de l'Exploration scientifique de l'Algérie) dénomme au milieu du XIX^e siècle, la "géographie testimoniale" : celle-ci s'appuie en effet sur le « *génie pratique des indigènes* », qui sont des "boussoles intelligentes" et des "observateurs minutieux" (Carette, 1844, LXIX). Daniel Nordman observe que cette géographie est "*fondée sur les déclarations d'un grand nombre d'informateurs dont l'enquêteur connaît la langue et qu'il interroge de station en station*" (Nordman, 2006, p. 243).
- 19 Les relations que Pricot de Sainte-Marie entretient avec l'autorité beylicale sont placées sous le signe de l'échange et de la négociation. L'officier est dans l'obligation d'obtenir des laissez-passer du bey pour engager de nouveaux itinéraires, et celui-ci lui demande régulièrement, en retour, de lui indiquer sur une carte ses derniers parcours et d'y

mentionner les noms des lieux en arabe¹⁰. Pricot de Sainte-Marie exerce ainsi une fonction de médiateur ou de passeur : il est envoyé en mission cartographique par une puissance étrangère, mais il accepte de mettre ses compétences au service du dirigeant politique du pays. Cela s'effectue sur la base d'une relation donnant-donnant dont chacune des deux parties, outre les autorités françaises, peut tirer profit. On trouve de cela un bon exemple au moment où Pricot de Sainte-Marie est nommé, en octobre 1843, par le maréchal Soult, chef du gouvernement et ministre de la Guerre, membre de la commission chargée de la démarcation de la frontière entre la régence de Tunis et la province de Constantine. Pricot doit demander au Bey, qui le lui accordera sans difficulté, son accord pour participer à cette commission. Le Bey le reçoit avant son départ et lui passe alors commande des résultats de sa mission. C'est en effet ce qui ressort de l'envoi par l'officier français au Dépôt de la Guerre, le 31 janvier 1844, du "Journal de la Carte de la frontière dressée par ordre du bey, indiquant pour beaucoup des points la distance en nature"¹¹. En d'autres termes, Pricot de Sainte-Marie ne peut poursuivre sa mission sans les autorisations que lui octroie régulièrement le bey, et celui-ci sait être en mesure d'en retirer une meilleure connaissance de son propre pays, afin de mieux le gérer et d'en contrôler les zones en tension. Dans un contexte où le bey de Tunis cherche à accentuer son autonomie au sein de l'Empire ottoman, l'expertise cartographique représente pour lui un atout important. On peut considérer la visite d'Ahmed Bey à Paris, où il est reçu en novembre 1846 par le roi Louis-Philippe et où il remet à Pricot de Sainte-Marie une haute décoration tunisienne, comme une étape importante dans la mise en œuvre de sa stratégie¹². Pour les autorités locales mais plus encore pour le bey, l'attention portée à la cartographie est significative d'un début de transformation de la conception des rapports entre pouvoir et territoire (Brown, 1974 ; Chater, 1984 ; Sraieb, 1992).

Tissot : un géographe et archéologue qui joue de ses atouts de diplomate

- 20 Ancien élève de l'École Nationale d'Administration, Charles Tissot est âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il est nommé, en 1852, élève consul à Tunis. L'année suivante, en raison de ses connaissances en archéologie, il est chargé d'une première mission exploratoire dans le Sud tunisien, entre le Chott el Djerid et le Chott el Gharsa¹³ ; la ville de Tozeur, capitale du Djerid tunisien, constitue le terme du voyage. Il repart dans cette région en janvier 1857, mais selon des modalités de déplacement singulières : il accepte en effet la proposition qui lui est faite d'accompagner, pendant plus de deux mois, la colonne tunisienne chargée de lever les impôts et placée sous le commandement du « bey du camp », c'est-à-dire du prince héritier du trône beylical, en l'occurrence Sadok Bey¹⁴. Cette colonne est formée d'environ 800 militaires et de 1 500 chameaux ainsi que d'une "nuée d'employés de tous rangs et de toutes espèces" (Tissot, 1857, f. 8). À son retour, Tissot adresse au consul de France à Tunis le rapport détaillé et circonstancié de sa mission (Tissot, 1857) et, vingt-deux ans plus tard, en 1879, au moment où il quitte le poste de premier secrétaire à l'ambassade de France à Londres pour celui de représentant de son pays au Maroc, il publie, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, un nouveau récit de ce voyage, sous le titre « Notice sur le Chott el-Djerid » (Tissot, 1879). Nous sommes ainsi en présence de deux documents, qui traitent du même objet mais dont le genre et la finalité diffèrent en fonction à la fois, du moment où ils sont rédigés et de leurs destinations : le premier, plus narratif, s'inscrit dans une perspective à la fois diplomatique et anthropologique alors qu'une approche délibérément géographique prédomine dans le

second. Chacun de ces deux textes permet de saisir la façon dont Tissot a noué d'étroites relations avec son environnement social mobile.

- 21 Dans l'article de 1879, Tissot note que la carte publiée en 1857 par le Dépôt de la Guerre, et qui est donc contemporaine de sa seconde mission dans le Sud tunisien, "donne une idée assez exacte de la configuration générale du Chott el Djerid. La rive méridionale du lac, toutefois, n'a pas été reconnue entre le Nefzâoua et Nefta et n'est indiquée que par une ligne hypothétique. [...] Toute cette partie de la rive méridionale est restée en blanc sur la carte du Dépôt de la Guerre" (Tissot, 1879, p. 6 et 7). Sous le titre « Antiquités de la Régence de Tunis », le *Bulletin de la Société de géographie* avait publié en 1847 une lettre adressée à sa rédaction par Pricot de Sainte-Marie. L'officier français y faisait part de son projet d'étudier la "forme et la situation des trois lacs de Ptolémée" (Pricot, 1847, p. 110), nom donné par le géographe grec de l'Antiquité à cette région de marais. L'observation des eaux du Djerid, où se trouvent plusieurs sources d'eaux chaudes, lui paraissait de nature à confirmer son hypothèse d'une grande masse souterraine coulant du nord-ouest au sud-est. Il se montrait également intéressé par les modes d'habitat et de vie des paysans de la région de Gabes, avec lesquels il avait eu l'occasion d'échanger. Son état de santé l'empêcha de mener à terme ce projet, auquel s'est précisément attaché Tissot, une dizaine d'années plus tard, puisque le vice-consul français de Tunis s'est trouvé alors en mesure d'établir la carte des bassins du Chott el Djerid et du Chott el Gharsa. Pour la réalisation de la version finale de cette carte, qui figure dans son article de 1879, Tissot a également utilisé les travaux effectués au cours des années 1870 par un officier français, le capitaine Roudaire, qui fut le promoteur, avec l'appui de Ferdinand de Lesseps, d'un projet contesté et finalement inabouti de la création d'une mer intérieure dans cette région.

Figure 2 : Carte des bassins du Chott el Djerid et du Chott el Gharsa par Charles Tissot (voyages de 1853 et 1857)



Source : Charles Tissot (1883), planche xx ; échelle au 1/800 000.

22 Cette carte prend explicitement appui sur les "*renseignements indigènes*" (Tissot, 1879, p. 6), notamment pour l'évaluation des distances : par exemple, cent quinze milles terrestres en ce qui concerne la route romaine qui conduit de Nefta au Nefzâoua¹⁵. Ces échanges entre Tissot et ses interlocuteurs ne sont pas unilatéraux ; Tissot observe ainsi que "*les cheikhs du Nefzâoua étaient un peu surpris d'apprendre de la bouche d'un chrétien bien des traditions qu'ils croyaient être leur secret, ou qu'ils ignoraient tout à fait...*" (Reinach, 1883, p. v). Dans cette région, l'instabilité du sol marécageux recouvert d'une croûte de sel rend les déplacements très risqués. C'est sur l'organisation du parcours que la parfaite connaissance des lieux par certains des officiers qui composent la colonne expéditionnaire ainsi que par les habitants s'est avérée la plus précieuse et la plus déterminante. Tissot estime que les eaux du Chott "*communiquaient autrefois avec le golfe de Kabès [Gabès]*" (Tissot, 1879, p. 10) ; il en trouve confirmation auprès du caïd du Djerid, Si Ali Sâssi, qui fait état de la découverte, une soixantaine d'années plus tôt, d'un navire qui fut considéré comme une galère antique. Ce caïd avait recueilli le témoignage de deux habitants de Nefta qui avaient assisté, dans leur enfance, à cette découverte et que Tissot avait lui-même rencontrés quatre ans plus tôt, lors de son premier voyage dans le Djerid. Après s'être longuement référé à des récits de voyageurs arabes des XIV^e et XVII^e siècles, Tissot cite son propre journal de voyage. Le 6 mars 1857, il y décrit en ces termes l'itinéraire d'environ 45 kilomètres qui conduit la colonne expéditionnaire de Tozeur au Nefzâoua pour y lever l'impôt annuel :

"À sept heures et demie nous quittons Dgach pour descendre vers le Chott, dont la surface brille à l'horizon comme un lac de plomb fondu. [...] Là commence le danger. Un cavalier merzougui, familiarisé avec les frontières du lac, prend la tête de la colonne en nous recommandant de mettre "nos pas dans ses pas". Rangés en file indienne, nous suivons notre guide qui n'avance qu'avec précaution" (Tissot, 1879, p. 18 et 20).

- 23 Tissot note également qu'"*au dire des indigènes, tous les passages du lac sont inondés lorsque souffle le vent d'est, et découverts par le vent contraire*" (Tissot, 1879, p. 23).
- 24 Le rapport de 1857, réalisé immédiatement après ce voyage et destiné au consul de France à Tunis, fait état d'informations à caractère plus confidentiel que son auteur tire à la fois de ses contacts avec les habitants des oasis, dont il décrit "*l'état de détresse et d'exaspération*" (Tissot, 1857a, f. 11)¹⁶, de ses échanges avec le bey du camp et son entourage le plus proche¹⁷ ainsi que de sa propre observation de l'organisation militaire des tribus, dont il rend compte avec une très grande précision. Il accorde une attention particulière à la tribu des Beni Zid, qui "*est considérée comme le type le plus complet des sociétés nomades dans le Sahara*" (Tissot, 1857a, f. 17). Vers la fin de l'expédition dirigée par le camp du bey, à proximité de l'endroit qu'il considérait comme le site archéologique de Thuburbo, à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de Tunis, c'est à nouveau grâce à un officier du bey que Tissot est en mesure d'en authentifier l'emplacement : cet officier, en effet, lui "*avait dit y avoir remarqué autrefois une très longue inscription*" (Tissot, 1957b, p. 417), dont les ouvriers employés à recueillir les matériaux retrouvèrent alors des fragments porteurs de textes. Ce site, que Tissot considéra comme la plus belle découverte de son voyage, avait été "*vainement cherché jusque-là par Shaw et Pellissier. [...] Désormais [Tissot] tenait entre ses mains la clef des itinéraires romains de l'Afrique du Nord*" (Reinach, 1883, p. 5).
- 25 Également géographe et archéologue, Victor Guérin organisa quatre explorations successives en Tunisie au cours de l'année 1860, dans le cadre d'une mission commandée par le ministre de l'Instruction publique et prise en charge par le duc de Luynes. À la différence de Charles Tissot, il refusa la proposition qui lui fut également faite d'organiser

son premier itinéraire, qui s'est déroulé de février à avril, en fonction de celui du bey du camp : ce mode de déplacement lui aurait procuré sécurité et économies, mais il préféra une totale liberté de mouvements afin de "*pouvoir étudier et parcourir le pays plus à [son] aise*" (Guérin, 1862a, p. 76). Il se dota donc d'une petite escorte qui comprenait deux cavaliers de la milice, un domestique arabe et, surtout, un drogman, ancien spahi français, qui lui rendit, "*par son intelligence et par son dévouement, des services signalés*" (Guérin, 1862a, p. 76). Au cours de ce premier voyage, qui fut aussi le plus long et dont il rend compte, comme pour les trois suivants, dans un journal de bord publié en 1862, on voit Guérin développer de nombreux et longs échanges avec des guides locaux et des responsables territoriaux : des caïds, des khalifes, un Algérien qui, à Tozeur, fait office d'agent consulaire de France.

- 26 Dans le cadre de son quatrième et dernier voyage, du début à la fin août 1860, il parvient à visiter la ville de Kairouan, "*que les Tunisiens considèrent comme leur cité sainte, et qui, à ce titre, est interdite rigoureusement à tous ceux qui ne professent pas l'islamisme*" (Guérin, 1862b, p. 322). À la demande du consul général de France, le bey lui avait remis, avant son départ de Tunis, "*un amar particulier, c'est-à-dire un ordre marqué de son sceau*" (Guérin, 1862b, p. 322), destiné aux autorités qui gouvernent la ville. Bien que celles-ci aient eu le pouvoir de refuser son admission, le khalife lui fait bon accueil et lui offre même l'hospitalité ; en outre, "*les trois jours que je demeurai dans la ville, il voulut lui-même, malgré son grand âge, m'accompagner partout avec plusieurs scheiks*" (Guérin, 1862b, p. 325). C'est sous la conduite de ce guide de premier plan qu'il visite Kairouan, en géographe et en archéologue.
- 27 Au cours des trois décennies qui séparent les premières investigations topographiques de Falbe et les explorations de Guérin, il s'est opérée une très nette *évolution dans les conditions d'exploration*, singulièrement dans les relations entre les voyageurs-géographes et la société tunisienne, c'est-à-dire à la fois ses dirigeants et sa population. À cet égard, la position qu'occupe le bey dans la conduite d'activités cartographiques initiées par des Européens, et principalement des Français, conditionne de façon croissante la réussite de ces entreprises. Aux précautions que Falbe s'imposait pour l'établissement, aussi discret que possible, de la carte de Tunis, succèdent des relations de confiance de plus en plus affirmées entre le bey et les voyageurs français. Cette confiance se fonde non seulement sur le développement de relations de coopération entre la France et la Tunisie, mais aussi sur l'intérêt grandissant que le bey porte lui-même à la cartographie de son pays. C'est donc un échange de plus en plus affirmé entre le savoir cartographique et le savoir vernaculaire qui s'instaure, et qui trouve dans l'École polytechnique du Bardo une application pédagogique.

L'institutionnalisation de la coopération au sein de l'École polytechnique du Bardo

- 28 Selon Nicolas Verdier, "*il semble que, dès le début des années 1630, l'obligation pour les militaires d'être capable de dresser un plan soit instillée dans différents ouvrages. [...] Le mouvement d'élargissement semble s'opérer dans le dernier tiers du XVII^e siècle*" (Verdier, 2015b, p. 264-265). Cette observation invite à estimer qu'il s'établit, deux siècles plus tard, un lien analogue entre le projet de modernisation de l'armée tunisienne sur le modèle européen et l'instauration d'un enseignement dans le domaine cartographique. La large adhésion du pouvoir beylical au modèle occidental comporte en effet, entre autres, la valorisation de la démarche cartographique. Ségolène Débarre a montré, pour la Turquie de la même période, une influence similaire dans le cadre des missions cartographiques

allemandes dirigées par Carl Ritter puis par son disciple Heinrich Kiepert (Débarre, 2016). Cette influence s'est exercée surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque les interactions prirent la forme de la mise en place d'un réseau de correspondants dans l'Empire ottoman. Ce dispositif répondit à la fois aux intérêts commerciaux allemands et au projet de transformation de l'appareil administratif ottoman : la cartographie représente donc un rouage d'une "histoire transimpériale"» (Débarre, 2016).

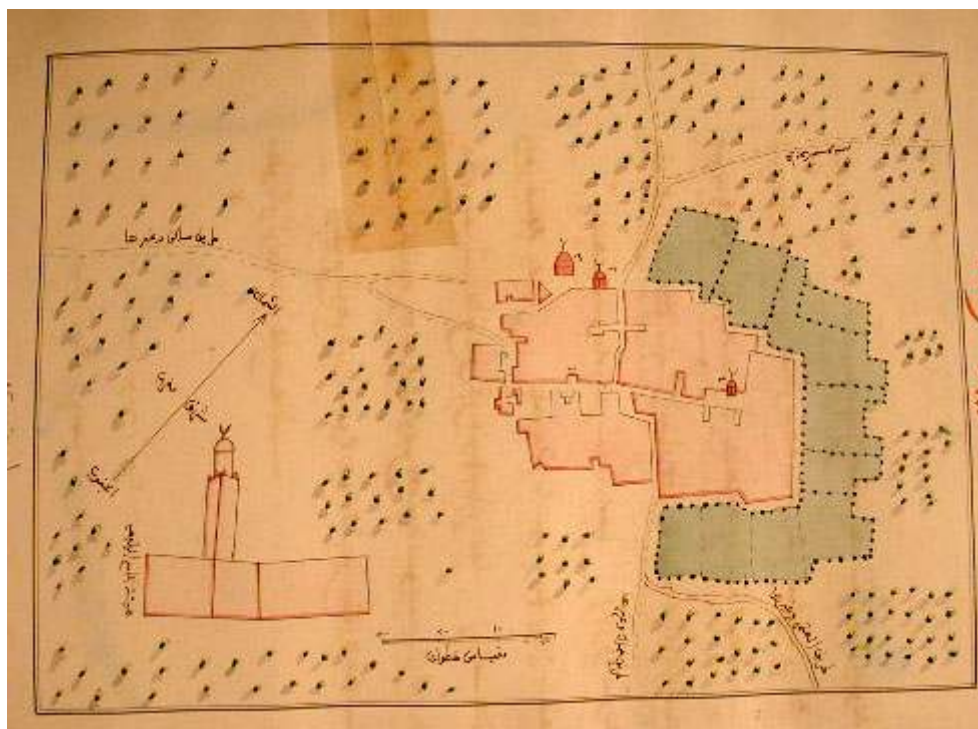
- 29 La création de l'École du Bardo a d'abord été pensée comme la condition de mise en œuvre d'une éducation « moderne » (Abdelmoula, 2003). Compte tenu des moyens disponibles, elle entend matérialiser la pénétration du modèle européen et la traduction des orientations adoptées par le gouvernement du bey. "*L'exemple de l'Europe et des monarchies constitutionnelles qui la régissaient ont été un modèle pour les Réformistes musulmans du XIX^e siècle*", singulièrement dans le domaine du "*développement des sciences et des connaissances nécessaires à l'invention de nouvelles technologies*" (Sraieb, 1992, p. 203-204). L'armée tunisienne, on l'a vu, a d'ailleurs alors bénéficié pour sa formation et son organisation d'instructeurs européens, notamment français (Hugon, 1923), qui ont reçu pour mission d'en faire une grande force militaire régulière (Chater, 1984, p. 510-511). Le premier directeur de l'École fut le capitaine Calligaris, orientaliste d'origine italienne qui avait initialement rejoint l'armée turque au moment des réformes militaires opérées par le sultan Mahmoud II. C'est sous son influence qu'Ahmed Bey conçut la création de l'École du Bardo, à l'instar de l'école militaire turque d'Eski Seraï, où Calligaris avait enseigné la géométrie et les mathématiques des triangles (Bachrouch, 1999). L'École fut ensuite dirigée par les officiers français Jean-Baptiste-Marie Campenon (de 1852 à 1854), Ernest de Taverne (1854-1861) puis à nouveau Campenon (1861-1864)¹⁸. Le commandant de Taverne avait d'abord été, à compter de 1848, membre de la mission militaire française en Tunisie. Sa nomination à la direction de l'École du Bardo a répondu à la volonté du bey de revaloriser le niveau de recrutement et de l'enseignement au sein de l'établissement (Ganiage, 1959, p. 121), ce à quoi s'attacha le nouveau directeur, qui développa l'expertise des élèves officiers dans les domaines notamment de la géographie, du repérage des lieux¹⁹ et de la réalisation de documents cartographiques. Lui-même arabophone, de Taverne accorda par ailleurs une importance particulière à l'enseignement de la langue française, dont la connaissance lui parut profitable dans la gestion étatique, y compris pour limiter les frais de traduction.
- 30 Les autorités françaises se montrèrent attentives à la façon dont ce directeur de l'École du Bardo exerça ses fonctions. Le ministre des Affaires étrangères écrit ainsi à son collègue ministre de la Guerre, le 20 décembre 1858, pour l'inviter à "*faire porter M. de Taverne sur le tableau d'avancement de son grade*", afin que celui-ci, qui sera effectivement promu lieutenant-colonel, ne soit pas pénalisé pour avoir quitté pendant quelques années son administration militaire d'origine. Deux arguments viennent à l'appui de cette démarche : le "*progrès très remarquable*" apporté par de Taverne à l'École du Bardo, et, plus encore, le fait que cet officier "*s'est acquis l'affection et l'estime du bey*" et qu'ainsi "*il rend de véritables services à notre influence dans la Régence*", influence qualifiée de "*civilisatrice*"²⁰. Le bey accordera d'ailleurs le grade de général tunisien à l'officier français, qui a dirigé l'École jusqu'à sa mort, en 1861 à Tunis.
- 31 Dans les premiers mois de sa direction de l'École, de Taverne adresse aux autorités militaires françaises un document très élaboré de 116 pages, préparé alors qu'il était encore chargé de la formation des officiers tunisiens et intitulé : *Les forces militaires de la régence de Tunis*. Ce document témoigne d'une parfaite connaissance de l'organisation de

l'armée tunisienne, fruit d'une longue fréquentation des structures militaires. Il est aussi porté, et peut-être en raison même de cela, par la volonté de respecter l'indépendance politique de la Tunisie. Les premières lignes du rapport sont sans nul doute à considérer dans cette perspective : *"Loin de nous la prétention de vouloir donner à cet écrit quelque importance que ce soit comme document à consulter dans l'hypothèse d'éventualités plus ou moins possibles et éloignées"* (de Taverne, 1853, f. 1). Le commandant de Taverne estime qu'un projet colonisateur, qui bouleverserait les fondements de la société tunisienne, prendrait la forme d'un dangereux conflit, notamment interreligieux, ainsi qu'en témoignent la force et la lucidité des toutes dernières lignes de son rapport : l'invasion de la Tunisie, *"signal d'un immense incendie, ne serait que le début obligatoire et forcé de cette grande question de la lutte d'une armée contre une nation, question qui se représentera longtemps encore partout où la Croix ira chercher le Croissant"* (de Taverne, 1853, f. 116). La défense de la coexistence pacifique est ici sans aucun doute indissociable de la conception de l'échange entre Tunisiens et Français qui anime de Taverne. Mais ce qui est ici en jeu va au-delà de l'hybridation des seuls savoirs : il s'agit d'un rapport d'interconnaissance, d'un partage mutuel de rapports différenciés au territoire tunisien, du fait d'une expérience d'*"hybridité culturelle"* (Bhabha, 2007, p. 37). Selon Homi K. Bhabha, *"dans le pays d'un autre qui est aussi le sien, la personne se divise, et en suivant le chemin en fourche on se rencontre soi-même dans un même mouvement... Un étranger autrefois, désormais un ami"* (Bhabha, 2007, p. 25). On peut assurément trouver l'illustration d'un tel "mouvement" dans le parcours professionnel et personnel de l'officier de Taverne, qui, durant les treize dernières années de sa vie, a inventorié l'organisation de la Tunisie, formé les cadres de son armée, côtoyé ses dirigeants et rencontré ses habitants.

- 32 L'une des principales spécificités de l'École du Bardo tient à l'étroite association, d'une part, d'un enseignement classique (mathématiques, algèbre, science des fortifications, linguistique arabe...) et traditionnel (interprétation du Coran – *tafsir* –, et étude des communications du prophète Mohamed – *hadiths*) et, d'autre part, à l'enseignement de disciplines nouvelles, dont la cartographie et l'apprentissage de langues étrangères. Cette imbrication se retrouve dans la composition du corps enseignant, qui est pensée comme la condition d'une meilleure intégration des nouvelles disciplines (Baïr, 2008, p. 34). C'est le général Rachid, mamelouk d'origine géorgienne, futur chef de l'armée tunisienne et parfait connaisseur des régions choisies pour la réalisation des cartes, qui fut le superviseur principal du travail cartographique. Les élèves du Bardo effectuèrent environ quatre-vingts cartes, qui ont été réunies dans deux documents²¹. La production cartographique se fonde sur une observation préalable *in situ* des territoires étudiés. Dominique Julia a analysé des initiatives pédagogiques analogues qui ont été mises en œuvre en France au cours de la période révolutionnaire (Julia, 1994).
- 33 Les élèves du Bardo ne sont certes pas destinés à devenir des professionnels de la cartographie, mais ils sont appelés à mettre à profit l'enseignement qu'ils reçoivent pour rendre compte de leurs observations et de la mesure des espaces sur lesquels ils font leur apprentissage. Les difficultés qu'ils ont rencontrées lors de leurs déplacements sur le terrain sont d'une nature assez différente de celles auxquelles ont dû faire face les topographes étrangers. Pourtant, les deux démarches ont un point commun : dans chacune d'elles se trouve à l'œuvre un échange entre le savoir cartographique et le savoir vernaculaire. Il s'établit en effet une forme de mutualisation entre les diverses composantes de l'École, du fait même du caractère hybride du corps enseignant. Une telle conjonction transparaît dans le processus de production des cartes : des symboles sont

inspirés des cartes européennes de l'époque (comme la manière de représenter l'habitat, le recours aux couleurs etc...), mais on trouve également des formes puisées dans la culture locale (comme le mode figuratif de représentation des mosquées) et cela sans rapport avec la norme française retenue, par exemple, par la Commission de topographie chargée de la cartographie de l'Égypte à l'époque napoléonienne (Cavelti Hammer, 2004, p. 175). Il est toutefois intéressant de noter qu'un pareil assemblage, qui relève de plusieurs registres, s'est aussi produit en France ; Jean-Luc Arnaud prend pour exemple le plan pré-cadastral à projection multiple réalisé vers 1810 pour la petite commune de Beauvoir-sur-Niort (Deux-Sèvres) : la « projection verticale » est utilisée pour représenter la halle et les maisons centrales alors que la « projection horizontale » permet de dessiner en élévation les maisons du pourtour (Arnaud, 2008, p. 68). La carte du village de Ksibet Sousse (carte 3), sur laquelle se détache le dessin de la mosquée, correspond précisément à ce double mode de représentation, qui fait appel à la vue paysagère²².

Figure 3 : Carte du village de Ksibet Sousse



Source : *Les villes du Sahel...*, op. cit., p. 23. Mentionnée à droite de la mosquée, l'échelle est indiquée en « pas » : on peut y lire les chiffres : 0, 100, 200 et 300.

- 34 On peut voir dans cette carte une illustration du processus d'échange entre savoir cartographique et savoir vernaculaire, entre technique importée et culture locale. Cette association est représentative du travail réalisé par les élèves de l'École polytechnique du Bardo, qui semble être le tout premier de ce type à l'échelle de l'Empire ottoman. La technique cartographique acquise par les élèves du Bardo sera fortement mise à contribution lors de la participation de l'infanterie et de l'artillerie tunisiennes à la guerre de Crimée (1853-1856), sous le commandement du général Rachid, qui fut précisément l'un de leurs principaux instructeurs.
- 35 L'active coopération entre Tunisiens et Européens qui s'est développée dans le domaine de l'enseignement au sein de l'École polytechnique du Bardo traduit la convergence des

projets d'au moins deux groupes d'acteurs. Le premier est constitué par l'autorité beylicale, motivée par un double intérêt conjoint : celui qu'elle porte à la cartographie, grâce en particulier aux travaux de Pricot de Sainte-Marie, et celui qui la fait œuvrer à la construction d'une armée moderne. Le second groupe est celui des enseignants européens, et en particulier français ; la fonction réformatrice attribuée à Ernest de Taverne, qui fut d'abord instructeur militaire à Tunis, est représentative des innovations pédagogiques qui sont intervenues au sein de l'École du Bardo, notamment dans le domaine des techniques liées à la cartographie. Le caractère structurant, convergent et durable des orientations de ces deux groupes d'acteurs permet d'analyser la coopération qui s'est engagée au sein de cet établissement en termes de processus d'institutionnalisation.

Conclusion

- 36 L'hybridation entre le savoir cartographique européen et le savoir vernaculaire a pris, dans la Tunisie du XIX^e siècle, deux formes singulières. La première a trait au degré d'intégration du voyageur-cartographe à la société tunisienne, ce qui, à l'évidence, vaut plus pour Pricot de Sainte-Marie et Tissot que pour Falbe. Nous avons ainsi noté l'importance que représente dans l'activité des deux premiers la connaissance de la langue arabe comme vecteur d'échanges dans les régions qu'ils traversent, ainsi que leur capacité à répondre aux sollicitations que leur présente Ahmed Bey en matière de représentation cartographique et de traduction des cartes dans la langue du pays. La seconde modalité, qui n'est pas sans lien avec la première, est cependant tout à fait spécifique et même fortement originale en ce qu'elle procède d'une forme de socialisation en contexte pédagogique. Ce sont en effet les autorités tunisiennes elles-mêmes qui initient alors la démarche : elles font appel à des spécialistes européens pour les associer à des enseignants tunisiens dans la formation, en particulier pour l'enseignement de la cartographie aux élèves officiers de l'École polytechnique du Bardo. Une telle stratégie d'interaction entre les savoirs et entre les traditions culturelles est une traduction des nouvelles orientations adoptées par les autorités tunisiennes.
- 37 Les échanges sont ainsi devenus progressivement de plus en plus bilatéraux : les Tunisiens ont emprunté aux voyageurs et savants occidentaux, y compris à des fins d'instrumentalisation et d'institutionnalisation de la cartographie, après que ceux-ci se furent eux-mêmes appuyés sur des savoirs autochtones. La carte joue en cela un rôle d'intermédiaire ou de support matériel qui se situe entre la représentation mentale et le vécu territorial. Le processus de son élaboration s'observe et s'apprécie de façon singulière à la lumière des études postcoloniales.
- 38 L'appréhension d'un tel processus dans la Tunisie du XIX^e siècle invite en effet à porter une attention à la place qu'occupent les savoirs autochtones, longtemps considérés comme faiblement légitimes et difficilement identifiables, dans la collecte de données par le voyageur-cartographe (Blais, 2007, p. 71). Sans aucun doute, on peut constater, en contexte précolonial ou colonial, une relation asymétrique entre le savoir européen et le savoir vernaculaire, mais le premier trouve indiscutablement une part de ses sources et de son information dans le recours au second qui, à son tour, s'enrichit des requêtes dont il est destinataire. C'est ce qui fonde l'intérêt porté aux modalités de l'interaction et de l'imbrication qui se nouent dans la rencontre entre deux mondes ; à la suite de Mary Louise Pratt (Pratt, 1992), qui parle de "*transculturation*" et qui évoque le couple "

travelers and travelees", Isabelle Surun choisit de recourir au terme « rencontrés » (Surun, 2006, p. 26). Cela rejoint ce que John Rennie Short (2009) qualifie de "*rencontres cartographiques*" (*cartographic encounters*) dans son étude de l'exploration du « Nouveau monde »²³, ou de ce que Kapil Raj nomme "*métissage*" dans l'analyse qu'il consacre à la carte d'état-major du Transhimalaya (Raj, 1997, p. 1179). Le caractère pourtant le plus souvent asymétrique de telles relations et la position de domination attachée à toute situation coloniale ou précoloniale ne doivent donc pas conduire à voir dans l'impérialisme "*un déterminant exclusif*" (Surun, 2008, p. 68 ; Godlewska et Smith, 1994). Pour Hélène Blais et Isabelle Laboulais, "*au début du XIX^e siècle, ce sont de grands voyageurs qui semblent correspondre aux meilleurs géographes*" (Blais, Laboulais, 2006, p. 46). Le voyageur-topographe est porteur d'un savoir et d'un projet d'investigation qui conduisent à transformer non seulement son propre regard, mais aussi, dans les zones de contact et par un effet de miroir, celui des populations autochtones. À cet égard, bien mieux que le contexte proprement colonial, la situation précoloniale est susceptible de faire de la rencontre du voyageur-cartographe avec les habitants moins un moment de "*confrontation d'altérités cristallisées*" (Surun, 2006, p. 38) que celui d'un échange, même inégal.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdelmoula M., 2003, *L'École militaire du Bardo*, Maison Arabe du Livre, Tunis.
- Amselle J.-L., 1990, *Logiques métisses, anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot.
- Arnaud J.-L., 2008, *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Marseille, Éd. Parenthèses.
- Bachrouh T., 1999, *Encyclopédie de la ville de Tunis*, Tunis, Centre d'études et de recherches économiques et sociales (en arabe).
- Baïr H., 2008, *L'expérience cartographique de l'École polytechnique du Bardo au milieu du XIX^e siècle*, Tunis, Université de Tunis, Faculté des Sciences humaines et sociales, Laboratoire DIRASET-Études Maghrébines (ouvrage en arabe).
- Baïr H., "La première carte moderne de Tunis (1831-1832). Le travail de Falbe en contexte", *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Politique, Culture, Représentations, No.474, 13 octobre 2009. URL : <http://cybergeo.revues.org/22716> ;DOI : 10.4000/cybergeo.22716.
- Baïr H., 2016, *Cartographie et représentations de l'espace en Tunisie au XIX^e siècle (1830-1881)*, Pessac, Presses de l'Université de Bordeaux.
- Baïr H., 2018, "Échanges de savoirs et cartographie dans la Tunisie du XIX^e siècle", in : Blais H., Fredj C., Messaoudi A., Surun I., (dir.), *Histoire d'espaces. Territoires et limites. Contributions en hommage à Daniel Nordman*, Saint-Denis, Bouchène.
- Bhabha Homi K., 2007, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot.
- Blais H., 2007, "Les enquêtes des cartographes en Algérie ou les ambiguïtés de l'usage des savoirs vernaculaires en situation coloniale", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, No.54/4, 70-85.

- Blais H., 2014, *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale*, Paris, Fayard.
- Blais H., Deprest F., 2008, "Savoirs géographiques et colonisation : présentation du dossier", *M@ppemonde* [En ligne], <http://mappemonde.mgm.fr/num19/edito.html>.
- Blais H., Laboulais I., 2006, "Les figures de la géographie moderne : fragmentation et régularités", in : Blais H., Laboulais I. (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, l'Harmattan, 9-60.
- Bord J.-P., 2000, *Le monde arabe : des espaces géographiques aux représentations cartographiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Boutier J., 2005, "Réduire les villes en cartes. L'invention d'un regard non figuratif dans l'Europe moderne", in : *La ville figurée. Plans et vues gravées de Marseille, Gênes et Barcelone*, Marseille, Éditions Parenthèses/Musées de Marseille, 22-31.
- Brown L.C., 1974, *The Tunisia of Ahmad Bey, 1837-1855*, Princeton, Princeton University Press.
- Carette A., 1844, *Étude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la régence de Tunis pour servir à l'établissement du réseau géographique de ces contrées...*, Paris, Imprimerie royale.
- Cavelti Hammer M., 2004, "Les traces cartographiques de Bonaparte dans les pays méditerranéens (1797-1815), spécialement en Égypte", *Tetradia Ergasias* (Institute for Neohellenic Research), No.25/26.
- Chater K., 1984, *Dépendance et mutations précoloniales : la régence de Tunis de 1815 à 1857*, Publications de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Tunis.
- Débarre S., 2016, *Cartographier l'Asie Mineure. L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895)*, Paris et Louvain, Peeters, coll. *Turcica*.
- Falbe C. T., 1832, *Description du plan de Tunis et de Carthage*, Copenhague, Service Historique de la Défense, Département de l'Armée de Terre, 1-M 1675. Asie et Afrique, Mémoires et reconnaissance /inventaire / Série 1M T.II.
- Ganiage J., 1959, *Les origines du protectorat français en Tunisie (1861-1881)*, Paris, Presses universitaires de France.
- Godlewska A., Smith N. (eds), 1994, *Geography and Empire*, Cambridge (Mass.), Blackwell.
- Guérin V., 1862a, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, T.1, Paris, Henri Plon.
- Guérin V., 1862b, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, T.2, Paris, Henri Plon.
- Hénia A., 2012, *La Tunisie à l'époque ottomane : construction de l'État et du territoire (du XVI^e au milieu du XIX^e siècle)*, Tunis, Éd. L'Or du Temps (ouvrage en arabe).
- Hérodote, 2006, "La question postcoloniale", No.120, 1-272.
- Hugon H., 1923, "Les instructeurs français de l'ancienne armée beylicale", *Revue tunisienne*, No.157-160, 152-160.
- Julia D., 1994, "Un voyage pédagogique sous la Révolution : les vacances des pensionnaires de l'École centrale de l'Eure en l'an VIII", *Revue française d'histoire du livre*, No.82/83, Société des Bibliophiles de Guyenne, 61-92.
- Laporte J.-P., 2002, "Les Pricot de Sainte-Marie, père et fils, et l'exploration géographique et archéologique de la Tunisie et de Carthage", in : Briand-Ponsart C., Crogiez-Pétrequin S. (dir.), *L'Afrique du Nord antique et médiévale. Mémoire, identité et imaginaire*, Rouen, Éditions de l'Université de Rouen, 207-273.

- Lefebvre C., Surun I., 2008, "Exploration et transferts de savoir : deux cartes produites par des Africains au début du 19^e siècle", *M@ppemonde* [En ligne], No.92.
- Lewis G.M. (ed.), 1998, *Cartographic Encounters. Perspectives on Native American Mapmaking and Map Use*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Lund J., 2000, "Archaeology and Imperialism in the 19th century: C. T. Falbe, a Danish Antiquarian in French Service", *Recueil de mémoires et documents sur Le Forez*, T.28, (*Aspects de l'archéologie française au XIX^e siècle*), 331-350.
- Lund J., Wriedt Sørensen L., 1993, "La visite de C. T. Falbe à Kasserine en 1838", in : Groupe de recherche sur l'Afrique antique, *Les Flavii de Cillium, Étude architecturale, épigraphique, historique et littéraire du mausolée de Kasserine*, Rome, École française de Rome, 31-36.
- Messaoudi A., 2015, *Les arabisants et la France coloniale. Savants, conseillers, médiateurs (1780-1930)*, Lyon, ENS Éditions, coll. Sociétés, espaces, temps.
- Nordman D., 2006, "Les sciences historiques et géographiques dans l'Exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-vers 1860)", in : Blais H, Laboulais I. (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, l'Harmattan, 235-253.
- Paquette J., 2012, "Expertise et patrimoine autochtone : hybridation des savoirs et évolutions récentes des pratiques patrimoniales en Nouvelle-Zélande", *Éthique publique*, Vol.14, No.1, 83-105.
- Peyras J., Troussat P., 1988, "Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott el Jerid", *Antiquités africaines*, No.24, 149-204.
- Pouchepadass J., 2000, "Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité", *L'Homme*, No.156, 161-186.
- Pratt M.L., 1992, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge.
- Pricot de Sainte-Marie E., 1847, "Antiquités de la régence de Tunis", *Bulletin de la société de géographie*, 3^e série, No.8, 109-117.
- Raj K., 1997, "La construction de l'empire de la géographie. L'odyssée des arpenteurs de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine Victoria, en Asie centrale", *Annales. Histoire, sciences sociales*, No.5, 1153-1180.
- Reinach S., 1883, "Préface", in : Tissot C., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, T.2, Paris, Imprimerie nationale, I-XXXIV.
- Saada A., 2015, *L'espace tunisien vu de l'Occident, au croisement des notions territoriales Africa et Tunis. Concept et représentation dans la cartographie occidentale, du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Thèse de doctorat de géographie.
- Saïd E., 2000, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard (traduit de *Culture and Imperialism*, 1993).
- Short J.R., 2009, *Cartographic Encounters. Indigenous Peoples and the Exploration of the New World*, Londres, Reaktion Books.
- Smouts M.-C., 2007, "Introduction. Le postcolonial pour quoi faire ?", in : Smouts M.-C. (dir.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 25-66.
- Sraieb N., 1992, "Khéridine et l'enseignement : une nouvelle conception du savoir en Tunisie", *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, No.63/64, 203-210.

Surun I., 2006, "L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies*", *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, No.32, 21-39.

Surun I., 2008, "Le terrain de l'exploration reconsidéré : les explorateurs européens en Afrique au XIX^e siècle », in : Singaravélou P. (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Belin, 60-68.

Taverne E. de, 1853, *Les forces militaires de la régence de Tunis : l'armée régulière, l'armée de terre et la marine*, ms, Service historique de la Défense, Série M : Armée de terre, série Tunisie 2H2, dossier 1.

Tissot C., 1857a, *Rapport sur une expédition dans le sud de la Régence de Tunis, adressé au chargé d'affaires de France*, ms, Service historique de la Défense, Série M : Armée de terre, série Tunisie 2H2, dossier 1.

Tissot C., 1857b, "Notice sur Thuburbo Majus", *Revue africaine*, 1^{re} année, No.5, 417-424.

Tissot C., 1879, "Notice sur le Chott el Djerid", *Bulletin de la Société de géographie*, 6^e série, T.18, 5-25.

Tissot C, 1883, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, T.2, Paris, Imprimerie nationale.

Verdier N., 2015a, "Entre diffusion de la carte et affirmation des savoirs géographiques en France. Les paradoxes de la mise en place de la carte géographique au XVIII^e siècle", *L'espace géographique*, No.44/1, 38-56.

Verdier N., 2015b, *La carte avant les cartographes. L'avènement du régime cartographique en France au XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. Territoires en mouvements.

NOTES

1. L'analyse qui est proposée ici prolonge et approfondit de précédents travaux (Baïr, 2008, 2016 et 2018).
2. Sur le développement de la cartographie occidentale du territoire tunisien avant le XIX^e siècle, voir Afef Saada (2015).
3. Selon Jonathan Paquette (2012, p. 99), "la légitimation du discours et des savoirs "des subalternes" - pour reprendre une expression établie par les études postcoloniales - passe par une profonde remise en question de la normativité dominante (dominatrice), dont la tension s'achève dans l'intégration d'un savoir hybride qui perturbe l'ordre établi des hiérarchies implicites des savoirs tout en libérant les savoirs autochtones (subalternes) de leur antériorité et du folklorisme".
4. Dans leur introduction du numéro de *M@ppemonde* consacré aux rapports entre savoirs géographiques et colonisation, Hélène Blais et Florence Deprest nous invitent à appréhender les conditions concrètes de production des savoirs géographiques sur les espaces coloniaux (Blais, Deprest, 2008).
5. Sur le « problème de la langue » en matière de toponymie, voir Hélène Blais (2007, p. 77-78).
6. Cette analyse a bénéficié de la recherche consacrée à Falbe par son concitoyen l'historien danois John Lund, sur la base des documents qui se trouvent à la Bibliothèque royale et aux Archives d'État à Copenhague (Lund, 2000).
7. Alors que des topographes demandent des crédits spéciaux pour payer des informateurs arabes, le Dépôt général de la Guerre refuse d'accorder à cet usage des crédits supplémentaires (Blais, 2007, p. 79).

8. C'est dans ce contexte que Falbe assiste, le 13 octobre 1837, à la prise de Constantine par les troupes françaises.
9. Service historique de la Défense, Département de l'Armée de Terre, série M : Armée de terre, M, 3M 388, D 443.
10. Lettre datée de 1844 et envoyée par Pricot de Sainte-Marie à sa hiérarchie militaire (Service historique de la Défense, Département de l'Armée de Terre, série M : Armée de Terre, M, 3M 388, D 443).
11. *Ibid.*
12. Il s'agit du premier voyage en France d'un prince de la dynastie husseinite.
13. En Afrique du Nord, les chotts, ou sebkhas, sont des étendues d'eau salée dont les rivages évoluent ; ils se situent dans les régions semi-arides. "*Allongé sur plus de 350 km d'est en ouest à la hauteur du fond de la Petite Syrte, depuis le seuil de Gabes jusqu'au Bas Sahara algérien, l'alignement des grands chotts - auxquels conviendrait mieux la désignation spécifique traditionnelle de "sebkha" - constitue l'ensemble de dépressions fermées le plus étendu de toute l'Afrique du Nord et il donne à la Tunisie présaharienne son signalement géographique majeur*" (Peyras et Troussset, 1988, p. 150).
14. Sadok Bey sera bey de Tunis de 1859 à sa mort, en 1882.
15. À la fin de son ouvrage posthume sur la province romaine d'Afrique, Tissot consacre trois pages à consigner les nombreux renseignements, singulièrement en termes de distances, que lui "*ont fournis les indigènes de la Tripolitaine sur les localités de la ligne des ksours [greniers à l'usage des tribus] où se trouvent des ruines romaines*" (Tissot, 1883, p. 708-710).
16. Le caïd du Djerid, Si Ali Sâssi, représente une seconde fois, à cet égard, un important informateur. Tissot relève ses propos : il "*ne me dissimulait pas la détresse profonde du pays : il m'a affirmé que plus de trois cents des administrés s'étaient enfuis du côté du Souf à l'approche du camp et il craint que l'émigration ne soit plus considérable encore l'année prochaine*" (Tissot, 1857a, f. 21).
17. Tissot écrit : "*Le séjour de plus de deux mois que j'ai fait au camp de S. A. Sidi Sadak Bey m'a permis de voir souvent, et de près, le prince destiné à régner un jour sur la Régence, et d'étudier la petite cour qui doit grandir avec lui*" (Tissot, 1857a, f. 3).
18. Campenon deviendra ministre de la Guerre dans le cabinet Gambetta en novembre 1881, six mois après le début de l'intervention militaire française en Tunisie qui avait conduit, en mai, à l'établissement du protectorat.
19. Rapport du capitaine de Taverne, proviseur du Bureau de Guerre du Bardo, 1276/1859-1860, manuscrit en arabe, Archives nationales tunisiennes, série historique, carton 183, dossier 1019. Ce rapport représente un véritable programme pédagogique, qui concerne également les modalités de recrutement des élèves officiers et le système de gratification.
20. Service historique de la Défense, Série M : Armée de terre, série Tunisie 2H2.
21. Ces deux documents comprennent, d'une part, *Les villes du Sahel (Sousse, Monastir et Mahdia) et ce qu'elles contiennent de centres d'urbanité*, manuscrit en arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Tunisie sous le numéro 18 669 ; ce document de 59 feuilles concerne 57 villes et villages ; d'autre part, *La ville de Sfax et ses villages, l'île de Djerba et ce qu'elle contient de akhmes et les deux îles de Kerkennah la grande et la petite et ses villages*, manuscrit en arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Tunisie sous le numéro 261 ; ce document comporte 27 feuilles. Sur l'analyse de ces cartes, voir Houda Baïr (2008). Le terme « akhmes » (pluriel de « khomus ») désigne les unités territoriales qui composent l'île de Djerba.
22. Voir Houda Baïr (2008, p. 122). Sur cette question du caractère hétérogène des pratiques cartographiques, voir Jean Boutier (2005).
23. Voir aussi G. Malcom Lewis (1998).

RÉSUMÉS

L'étude de l'activité cartographique et des usages de la carte dans la Tunisie du XIX^e siècle permet d'observer et d'analyser les relations qui s'engagent sur ce terrain entre la culture occidentale et la culture autochtone, entre le savoir scientifique et le savoir vernaculaire. Ces relations prennent deux formes principales. En premier lieu, l'élaboration même des cartes met les voyageurs-topographes en relation avec les autorités politiques et les conduit à faire appel aux connaissances des populations locales. Par ailleurs, un processus de transmission des savoirs est également mis en place par des formateurs à la fois européens et tunisiens, auprès des élèves-officiers de l'École polytechnique du Bardo. Dans chacune de ces deux configurations, la carte apparaît comme un instrument de connaissances ; de façon plus nette dans la seconde que dans la première, elle devient aussi un instrument d'action.

Studying cartographic activity and the uses of map in nineteenth-century Tunisia allows us to observe and analyze the relations which took place between Western and Indigenous cultures and between scientific and vernacular knowledges. These relations were visible through two major forms. Firstly, the elaboration of maps put travelers-topographers in contact with the political authorities and led them to draw on the knowledge of local populations. Secondly, there was a process of knowledge transfer to the cadets of the École Polytechnique du Bardo by European as well as by Tunisian trainers. In each of these two configurations, the map appeared as an instrument of knowledge. It also became an instrument of action, more clearly in the second than in the first case.

INDEX

Mots-clés : cartographie, Tunisie, XIX^e siècle, savoir géographique, modernité, colonisation
geographyun 903, 912, 788

Keywords : cartography, Tunisia, XIXth century, geographical knowledge, modernity, colonization

AUTEUR

HOUDA BAÏR

Université de Tunis, Laboratoire DIRASET-Études maghrébines, Tunisia
Laboratoire GRED (Université Paul Valéry-Montpellier 3 et IRD), France
bair_houda@yahoo.com